

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Band: 66 (1976)

Artikel: Ethnologie en Suisse et ethnologie de la Suisse : remarques sur l'activité de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel

Autor: Centlivres, Pierre

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005409>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ethnologie en Suisse et ethnologie de la Suisse: remarques sur l'activité de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel

Dans ces quelques pages, j'aimerais esquisser l'activité et la visée de l'ethnologie aujourd'hui et indiquer dans quelle mesure la pratique ethnologique en Suisse peut impliquer une confrontation féconde entre l'ethnologie et la «Volkskunde». Je mentionnerai enfin quelques thèmes d'étude entrepris à l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel, thèmes pouvant illustrer la collaboration possible des deux disciplines dans le domaine géographique helvétique.

Les termes «ethnologie», «ethnographie» et «anthropologie» eux-mêmes ne sont pas sans équivoque, leurs sens et emplois varient selon les traditions linguistiques et les orientations théoriques; d'autre part, l'opposition, si claire en apparence, *Völkerkunde* – *Volkskunde*, fait place à l'incertitude pour le lecteur non spécialisé, face à des titres tels que «Ethnologie française», «Ethnologie européenne», «Anthropologie sociale de la France contemporaine», où les champs de nos disciplines semblent difficiles à distinguer l'un de l'autre¹. Disons d'emblée qu'en ce qui concerne l'ethnologie, l'usage terminologique a été précisé dans les années cinquante par Claude Lévi-Strauss (*Anthropologie structurale*, I. Paris 1958: 386 ssq.), usage qui s'est répandu dans les pays francophones et qui voit dans l'ethnographie une première étape de la recherche, celle de la collecte des matériaux sur le terrain, dans l'ethnologie une activité de synthèse, de classification, de comparaison et d'explication, et dans l'anthropologie un niveau de généralisation supérieur tendant à la découverte de lois valables pour l'ensemble de l'espèce humaine. Notons que dans les pays de langue allemande et en Union soviétique le terme «anthropologie» se réfère expressément à ce que nous appelons l'anthropologie physique et qu'aux Etats-Unis, si certains auteurs admettent le schéma lévi-straussien (J. Spradley et D. McCurdy: *The cultural experience. Ethnography in complex society*. Chicago 1972: 6–7), la plupart voient dans «anthropology» un mot qui recouvre plusieurs sciences de l'homme dont l'archéologie préhistorique, la linguistique, l'anthropologie physique et l'ethnologie.

Récemment en France, Robert Jaulin a remis en question avec quelque raison le terme d'anthropologie appliqué peut-être d'une façon trop ambitieuse à une super-science de l'homme avec ce qu'il suppose d'uni-

¹ Les problèmes que posent la définition et l'emploi terminologique de «Volkskunde» sont clairement exposés par HANS TRÜMPY dans le rapport de gestion SGG/SSSH 1975: 303–306; faute d'un équivalent français pleinement satisfaisant, j'utiliserai les termes «Volkskunde» et «Volkskundler» dans les pages qui suivent.

versalité et de généralisation. Il insiste sur la pertinence du terme «ethnologie» qui comporte l'idée d'ethnie, donc de *différence* dans l'ensemble des hommes en société (Voyages ethnologiques. Paris 1976: 417 ssq.). Ceci nous amène aux buts et aux méthodes de l'ethnologie. Dans une conférence récente (Rapport de gestion SGG/SSSH 1975: 307-311), Arnold Niederer rappelant l'orientation historique de sa discipline et son souci actuel de dépasser le cap de l'étude de communauté, notait justement que l'ethnologie de son côté ne se borne plus aujourd'hui à l'étude des cultures exotiques et qu'elle avait découvert dans nos sociétés complexes d'autres altérités, c'est-à-dire d'autres terrains à sa mesure. Même si la conclusion que A. Niederer en tire me semble quelque peu excessive: «Dennoch besteht nach meiner Meinung kein prinzipieller Unterschied zwischen den beiden Disziplinen» (310), il y a là mention d'une évolution très importante dans le champ d'activité de l'ethnologie.

On lit encore dans quelques dictionnaires «ethnologie: étude des peuples primitifs», primitifs qui seraient les témoins des premiers âges de l'homme. En fait si les ethnologues se sont d'abord attachés à leur étude, c'est pour une raison secondaire, parce qu'il s'agit de groupes démographiquement restreints qu'il est plus facile d'étudier d'une façon globale et parce que ces «primitifs» représentent une distance maximum par rapport à notre propre système de référence. Si on peut admettre que l'ethnologie étudie les groupes humains en tant que porteurs d'une culture et en tant qu'ils diffèrent les uns des autres, il faut dire que ce qui en fait la spécificité, c'est son approche particulière qu'on peut résumer en trois mots: participation, totalité et, paradoxalement, distance.

Participation: approche directe et intime, séjour de longue durée sur le terrain (une année au minimum pour une étude de communauté), apprentissage de la langue du groupe étudié et en général de ce qu'il est nécessaire de savoir pour se comporter d'une façon reconnue adéquate par les membres du groupe.

Totalité: l'ethnologie considère la société étudiée comme un tout et sa culture comme un système dont toutes les parties sont solidaires. S'il découpe un secteur dans cette totalité, c'est pour les besoins momentanés de l'analyse et l'ensemble ne devrait jamais être perdu de vue.

Distance: elle est double, vis-à-vis d'une population qui est autre par définition et dont on accepte l'altérité, et surtout distance que l'ethnologue prend vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de son propre système de valeurs. La distance vis-à-vis de l'autre en cours d'enquête de terrain va tendre à s'abolir, sans être jamais entièrement supprimée, lorsque l'ethnologue va tenter de se placer au point de vue de ceux qu'il étudie.

L'approche ethnologique ainsi esquissée est en relation étroite avec le cadre conceptuel et les modèles théoriques construits par l'ethnologue. En poussant la participation jusqu'à ses conséquences ultimes, en cherchant à découvrir les réseaux de significations, les ensembles de faits ordonnés qui constituent la culture, le chercheur se place dans la situation d'un enfant qui apprend sa propre culture; mais alors que l'enfant

a toute la vie devant lui pour cet apprentissage et que les réponses surgissent en même temps que les questions qu'il se pose, l'ethnologue doit apprendre en un temps relativement court à la fois les bonnes questions (posées par le milieu, par exemple) et l'ensemble des réponses qu'il observe dans la culture étudiée. Enfin tout ce qu'il rassemble n'a de valeur que si les données recueillies sont reconnues pertinentes par l'informateur lui-même.

Quant à l'exigence de totalité, elle est à l'origine des modèles fonctionnalistes et structuraux et des hypothèses qui les fondent. Enfin l'effort de distanciation, c'est-à-dire l'activité constante de décentration par rapport au cadre de référence de l'observateur et à ses propres schèmes cognitifs, est lié aux problèmes des conditions de possibilité de la connaissance en général.

L'ethnologie a connu peut-être plus tôt que la science des traditions populaires la nécessité de sortir du cadre monographique. L'étude de très grands ensembles tribaux ou de sociétés hiérarchisées complexes, comme celles de l'Inde, l'a forcée assez vite à sortir du village ou de la tribu isolée pour appréhender des ensembles plus vastes par rapport auxquels les groupes isolés se définissent. En revanche les altérités de notre propre société, l'approche des sociétés paysannes, le concept de folk culture, l'opposition entre petite et grande traditions qui appartiennent au moins implicitement à l'essence même de la «*Volkskunde*» n'ont été développés que dans l'immédiat avant-guerre par l'ethnologie (voir Robert Redfield: *Peasant society and culture*. Chicago 1956). C'est surtout à partir de cette époque que le champ thématique et le champ géographique de l'ethnologie ont changé et on vit aujourd'hui la pleine exploitation de domaines nouveaux, domaines sur lesquels en plus d'un point l'ethnologie et la «*Volkskunde*» se rencontrent. L'ethnologie a déplacé ainsi son intérêt des sociétés dites primitives aux sociétés complexes, stratifiées, paysannes, étatiques, industrielles, etc., et a transféré une partie de son attention du domaine extra-européen au domaine européen. Les études de plus en plus nombreuses que les ethnologues étrangers et suisses consacrent à notre pays ne sont pas seulement des exercices de séminaires préalables à des expéditions en terres lointaines, mais des études «*en soi*» consacrées à des domaines géographiquement proches, représentant par rapport à nos sociétés urbaines et industrielles une distance socio-culturelle analogue à celle qui séparait les premiers ethnologues des sociétés tribales extra-européennes. Ce faisant, les ethnologues ont redécouvert par le biais de leurs terrains européens une dimension que la «*Volkskunde*» n'a jamais perdue de vue, celle de la profondeur historique², celle de l'analyse de documents d'archives et de sources écrites. Dans cette perspective, une enquête ethnologique en Suisse, quelle qu'elle soit, ne saurait se passer des ressources de la bibliothèque et des archives de l'Institut et du Musée des traditions populaires à Bâle, ainsi que des Vocabulaires nationaux

² Mais pas seulement l'histoire événementielle: l'histoire des idées, l'histoire économique et la prise de conscience historique de la population étudiée.

des patois, sans oublier les matériaux déjà publiés, entre autres l'Atlas de Folklore suisse (Bâle 1962 et ss.). Elle ne saurait se passer non plus de l'expérience des chercheurs de la «Volkskunde». D'ailleurs une telle collaboration a déjà vu le jour, même si elle est encore imparfaite, et on peut citer le Valais comme exemple d'un champ d'activités servant de point de rencontre des deux disciplines³. Il serait absurde et dangereux de nier une certaine méfiance réciproque, l'ethnologue voyant souvent dans le chercheur des traditions populaires un collecteur de faits, un lecteur d'archives voué au problème des origines plus qu'un créateur de modèles explicatifs⁴, et le «Volkskundler» éprouvant un agacement légitime devant le chercheur «anthropologue» faisant preuve d'une ignorance stupéfiante, voire d'un dédain, devant des matériaux accumulés et publiés depuis des décennies. Ces réactions ne sont pas à prendre à la légère, elles sont l'indice de différences réelles dans la conception de nos disciplines; elles méritent d'être approfondies en vue d'une réflexion sur leur spécificité et sur leur complémentarité.

J'aimerais indiquer quelques thèmes, pas nécessairement inédits, sur lesquels les chercheurs de la «Volkskunde» et de l'ethnologie devraient pouvoir travailler ensemble: je pense, à côté des sociétés alpines où un grand travail a déjà été fait, aux minorités étrangères en Suisse et aux problèmes d'identité et de contacts culturels qui en découlent, à étudier en relation avec l'évolution des structures socio-économiques; je pense également aux problèmes d'identité ethnique en général pour lesquels notre pays est un terrain privilégié; je songe aussi au domaine des classifications populaires: botanique, zoologie, taxinomies populaires, orientation, diététique, etc., thèmes sur lesquels la «Volkskunde» a réuni une documentation considérable⁵, mais où l'ethnologie a de son côté développé un appareil théorique qu'elle devrait pouvoir mettre ici même à l'épreuve des faits. On pourrait mentionner bien d'autres domaines de recherche communs, par exemple celui de la structure familiale et matrimoniale dans les régions à endogamie forte et dans celles connaissant une grande mobilité, etc., etc.

Trois exemples tirés de l'activité de l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel pourront illustrer plus concrètement cette collaboration possible: un cours suivi d'un séminaire sur les sociétés paysannes extra-européennes

³ Voir entre autres: GÉRALD BERTHOUD: Changements économiques et sociaux de la montagne. Vernamiège en Valais. Berne 1967. JOHN FRIEDL: Kippel. A changing village in the Alps. New York 1974. DANIELLA WEINBERG: Peasant wisdom. Cultural adaptation in a Swiss village. Berkeley 1975. (Une adaptation française légèrement abrégée a paru sous le titre: Bruson, étude socio-ethnologique sur les relations humaines dans un village de montagne. s.l., 1975). Signalons également l'étude de CLAUDE MACHEREL sur la Spende à Ferden (à paraître).

⁴ Reproche injustifié si l'on songe au champ de la «Volkskunde» tel qu'il a été défini par les exposés de TRÜMPY et de NIEDERER mentionnés plus haut, si l'on songe également aux travaux des «Volkskundler» suisses. Voir par exemple, pour citer un ouvrage traduit en français: PAUL HUGGER: Le Jura vaudois. La vie à l'alpage. Lausanne 1975.

⁵ Voir entre autres: ROSE-CLAIRE SCHÜLE: L'inventaire lexicologique du parler de Nendaz (Valais). La nature inanimée, la flore et la faune. Berne 1963.

aussi bien qu'européennes (1974–1975) nous a conduits à une réflexion sur les cultures rurales, parties d'un ensemble plus grand, sur l'expression idéologique du monde rural par rapport et par opposition à un discours le plus souvent urbain et sur les révoltes agraires en relation avec ce qu'on appelle les bandits sociaux. Les exemples choisis avec les étudiants lors du séminaire nous ont ramenés à l'histoire européenne sociale récente et aux expressions populaires actuelles d'une culture minoritaire.

Depuis l'automne 1975, nous avons entrepris une recherche sur l'ethnologie de la cuisine, plus spécialement de la cuisine en Suisse romande. La cuisine est un des thèmes qui sont ou qui devraient être au centre de la pratique et de la théorie ethnologiques. En abordant un tel domaine, l'ethnologue est dans la situation par excellence du chercheur sur le terrain. Il cherche à la fois à participer à ce qu'il observe et à prendre ses distances vis-à-vis de ses goûts propres, vis-à-vis de soi-disant évidences qui constituent son propre système de références. Comme la parenté, la cuisine touche à la fois à la nature et à la culture, à la nature par le biais des besoins physiologiques de l'homme et à la culture par le fait que chaque groupe humain sélectionne dans son environnement alimentaire un ensemble d'éléments qui lui sont propres, apprêtés selon un système très symbolisé et organisés selon des schèmes à la fois conscients et non conscients. Pour nous le fait culinaire n'est pas loin de ce que Mauss appelle un fait social total, non seulement parce qu'il met en jeu une bonne partie des ressources technologiques des sociétés quelles qu'elles soient, mais aussi parce que la nourriture, par l'échange même dont elle est l'objet, est au cœur d'un système de distribution et de redistribution qui fonde les relations sociales. Le travail effectué avec nos étudiants s'est donné pour tâche d'aborder la cuisine selon quatre perspectives seulement parmi d'autres possibles :

- Celle des cycles alimentaires tout d'abord, qu'ils soient quotidiens, hebdomadaires, mensuels ou annuels (là les premiers fascicules de l'Atlas de Folklore suisse nous ont été d'un grand secours); cette étude nous a permis à la fois d'appréhender des variations dans le temps – les matériaux de l'Atlas ont été récoltés dans les années trente – et les différences entre les sous-cultures qui composent l'ensemble romand: différences dues à la région, à l'origine de groupes émigrés, à la religion, au statut socio-professionnel, etc.
- Secondement celle des usages sociaux liés aux repas que nous avons appelée d'après Claude Lévi-Strauss les «manières de table» et qui nous a offert un point de vue nouveau sur le groupe domestique: participation de tel ou tel membre de la famille selon le repas, élargissement du groupe nucléaire au groupe étendu lors des repas de fêtes, etc.
- Troisièmement celle des taxinomies alimentaires, des classifications des mets eux-mêmes, des apprêts ou des qualités sensibles telles que le salé, le sucré, le chaud et le froid, le nourrissant et le léger, etc. C'est par ces schèmes organisateurs de notre perception qu'on peut comprendre certaines propriétés profondes de notre sensibilité alimentaire.

- Enfin celle des tabous, des interdits alimentaires et des attitudes négatives face à la nourriture nous a conduits à tenir compte de plusieurs niveaux: un niveau idéologique avec par exemple l'opposition entre le pur et l'impur, un niveau cognitif où c'est la place de l'aliment dans telle ou telle classification populaire qui est en jeu, un niveau économique et écologique lié à un mode de subsistance dominant, ces niveaux étant évidemment liés entre eux.

Nous sommes très conscients de l'enrichissement qu'aurait apporté dans toute cette recherche une meilleure connaissance des traditions populaires dans ce domaine étendu à l'ensemble de la Suisse et une plus grande profondeur historique.

Enfin mentionnons un exemple tout à fait concret de mise en commun de l'apport de nos deux disciplines; il s'agit d'un séminaire organisé conjointement par le Centre de dialectologie et le Glossaire des patois romands dirigés par le professeur E. Schüle d'une part, et notre Institut d'ethnologie de l'autre, sur le thème «Technologie paysanne et artisanale en Suisse romande»⁶. Je dois dire que dans ce cas notre Institut a été surtout bénéficiaire et a pu utiliser grâce à M.E. Schüle et à son chef de travaux, M.M. Casanova, des matériaux du Glossaire et d'autres dossiers, certains iconographiques, en particulier ceux de l'enquête Egloff (W. Egloff: Enquêtes d'un dialectologue sur la vie romande. VRom. 11 [1950] 1-63). Enfin des pointages ont été faits sur le terrain. Quatre thèmes avaient été retenus: le portage humain, pour lequel des parallèles ethnographiques particulièrement abondants étaient disponibles, l'outillage de la fabrication du fromage, la faucille et la faux, l'usage des cloches pour le bétail. Les dialectologues et «Volkskundler» ont fourni les matériaux de base, l'appareil cartographique et les données linguistiques; ils se sentaient à l'aise dans les problèmes de diffusion, d'aires de répartition, de transmissions et de changements historiques. Les ethnologues se sont montrés soucieux des implications sociétales des faits observés et de leurs significations symboliques; ils n'ont pas manqué de relier la collecte des données au problème même de l'enquêteur sur le terrain et à l'impossible neutralité de l'enquête.

On le voit, la collaboration entre ethnologues et «Volkskundler» ne peut être féconde que si chacune des disciplines reconnaît sa propre spécificité et celle de l'autre.

La «Volkskunde» et l'ethnologie de jadis pouvaient revendiquer chacune – et jalousement – des terrains propres sans trop se soucier des approches; elles se retrouvent aujourd'hui sur le même terrain – et avec profit – tout en développant des approches et des visées distinctes.

⁶ Le travail a pu être efficacement épaulé par notre chef de travaux Jacques Hainard qui a été lui-même collaborateur du Musée des Traditions populaires à Bâle et qui a effectué plusieurs enquêtes de terrain dans le Jura.